

Bouches muettes

Juha de Aki Kaurismäki

Réal La Rochelle

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23703ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

La Rochelle, R. (2000). Compte rendu de [Bouches muettes / *Juha de Aki Kaurismäki*]. *24 images*, (100), 50–50.

Juha de Aki Kaurismäki



Marja (Kati Outinen) et Shemeikka (André Wilms).
Entre la modernité et un passé filmique toujours en mémoire.

BOUCHES MUETTES

PAR RÉAL LA ROCHELLE

Un des moments forts du récent Festival du nouveau cinéma de Montréal, ce dernier Kaurismäki brille par son étrange statut d'œuvre symbiotique entre cinéma de la modernité et cinéma de l'âge d'or du muet.

À vrai dire, le discours de *Juha* porte davantage sur le cinéma que sur sa sombre et lointaine histoire mélodramatique de couple dans l'austère campagne finlandaise. En choisissant l'écriture de l'époque du muet pour son adaptation du roman éponyme de Juhani Aho (1911), Kaurismäki donne un coup de chapeau aux grandes œuvres de Griffith et de Murnau, à la force de narrativité filmique des origines pour s'exprimer sans bavardage, «en toute pureté et innocence»; il rend aussi un hommage à la première mise en film de la même œuvre, en 1920, par le cinéaste suédois Mauritz Stiller.

Au premier degré, toutefois, le sujet de *Juha* véhicule toutes les rugosités d'une tranche de vie sculptée dans le moule du mélodrame. La jeune paysanne Marja (Kati Outinen) mène une vie sans ride avec son mari Juha, jusqu'au jour où le bellâtre Shemeikka, à l'occasion d'une panne de voiture, illumine sa vie et l'attire en ville. Cette brute veut de fait transformer cette femme en prostituée, au moment où elle devient enceinte. Son mari furieux organise

une vengeance féroce et sanguinaire, qui épargnera Marja *in extremis* par la grâce de la présence de l'enfant. Le film se noue sur un mélange inattendu de tragédie et de survie, de meurtre et de rédemption.

Aki Kaurismäki écrit son film en un beau noir et blanc très contrasté, au grain fin volontairement perceptible (qui évoque sa *Vie de bohème* de 1992, adaptée du célèbre mélodrame réaliste français de Murger), en suivant la façon du cinéma non sonorisé de raconter, avec des séquences liées d'interstitiels explicatifs exposant l'essentiel des paroles proférées par des personnages qui dialoguent, mais avec des bouches muettes. L'ensemble de ces séquences est recouvert d'une tapisserie musicale composée et exécutée par l'ensemble Filmorchestra de Anssi Tikanmäki, spécialiste de musiques originales de films mais aussi de partitions pour des projections-concerts de classiques du muet.

Juha n'est toutefois en rien un film «à la manière de...» Le réalisateur multiplie les ruptures avec l'ancien cinéma et maintient son film dans la modernité. Pas de gestuelles expressionnistes chez les comédiens, plutôt un jeu très sobre, très intériorisé, des masques plutôt que des pantomimes; beaucoup de plans fixes modulant la perpétuelle distanciation; et puis, par-

dessus tout, une manière très fine de jouer le cinéma sonore, par insertion de bruits naturels, ou encore à deux reprises, en plaçant la musique à l'écran, une fois par un petit orchestre de dancing, l'autre par la chanson *Le temps des cerises*. De cette manière, *Juha* rappelle moins le cinéma muet que les premiers films sonores, par exemple ceux de Chaplin et de René Clair durant les années 30 qui, jouant de la transition et du passage (surtout d'une certaine idée du sonore non rivé à l'omniprésence du dialogue théâtral), s'inscrivaient aussi dans une nouvelle modernité du cinéma.

La stylistique du cinéaste, ainsi faite de retenue, voire d'un regard glacial, s'organise dans *Juha* en continuité avec l'approche rigoureuse qui caractérise son écriture filmique. Pour s'en convaincre, il suffit de retourner à *La fille aux allumettes* (1990), avec Kati Outinen dans le rôle-titre, pour constater son étrange similitude avec *Juha*. Ce film sonore en couleur, où une jeune ouvrière d'une usine d'allumettes devenue enceinte d'un riche profiteur qui la rejette aussitôt se fait mettre à la porte du domicile de ses parents, pourrait paraître aux antipodes de *Juha*, du moins formellement.

Mais là encore règne le mélodrame, qui transforme la fille en empoisonneuse tranquille de ses parents et de ses amants, règne surtout cette introversion tragique qui fait des personnages des êtres qui ne parlent presque jamais, des bouches muettes. Ainsi, la manière de Kaurismäki de sonoriser *La fille aux allumettes* est-elle cousine de celle de *Juha*. Ce qui caractérise ce dernier film, en bout de piste, est son discours au deuxième degré sur le cinéma lui-même, le recours à certaines formes du passé le rendant plus visible et audible. Ce discours incrusté dans le mélodrame confère à *Juha* une luminosité fin de siècle très originale, qui lie l'actualité de la désespérance et de l'incommunicabilité à un passé filmique toujours en mémoire, dont les œuvres les plus achevées entrouvriraient déjà la porte funèbre, amorçaient la descente aux enfers. Cette mémoire réflexive, non nostalgique, parle au présent. ■

JUHA

Finlande-France 1999. Ré. et scé.: Aki Kaurismäki. Ph.: Timo Salminen. Mont.: Aki Kaurismäki. Mus.: Anssi Tikanmäki. Int.: Sakari Kuosmanen, Kati Outinen, André Wilms. 78 minutes. Noir et blanc. Dist.: Film Tonics.